

## Dimanche soir

Catherine Léger

---

Number 109, Spring 2006

Défaillances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14237ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Léger, C. (2006). Dimanche soir. *Moebius*, (109), 75–76.

## CATHERINE LÉGER

### *Dimanche soir*

Je ne comprends toujours pas pourquoi nous étions si soûls. C'était comme avoir bu du scotch ou du whisky, alors que nous n'avions bu que de la bière. François dit toujours que la bière est le pire des poisons et il en boit quand même. Il préfère le vin, je crois. C'est qu'il a une véranda pour boire du vin. Il a une véranda très chic et un ou deux arbres qui ne sont pas très montréalais, surtout le dimanche soir.

J'arrivais de travailler, j'avais vu des gens, j'avais bu aussi et je n'avais pas envie de lui dire où j'en étais dans ma vie, de qui j'étais ou non amoureuse, je ne voulais ni mentir ni être agréable. Je lui ai demandé de mettre de la musique et ça a suffi longtemps. Et puis, après le cinquième disque, on a réalisé qu'il était tard et qu'on était soûls, la bière ça rend affectueux mais nous sommes sortis plutôt que d'aller dormir.

À un coin de rue, on a vu une fille en vélo se faire frapper par une voiture. Comme il était tard, la voiture roulait vite et la fille était sûrement morte. Nous sommes restés plantés là à regarder des gens meilleurs que nous s'occuper d'elle en attendant l'ambulance. Le gars qui l'avait frappée réagissait assez mal, il était sorti puis était retourné dans sa voiture sans refermer la portière, la tête appuyée sur le volant, il ne bougeait pas, son téléphone cellulaire sonnait et il ne répondait pas. C'était drôle de penser que quelqu'un essayait de le joindre, quelqu'un qui ne se doutait pas de la gravité des choses ni des risques de circuler en voiture ou à vélo.

François m'a prise par la taille, mais il était trop tard, j'étais déjà suicidaire. La mort me fait toujours ça, ça me fait peur, et je deviens comme un enfant qui voit un autre enfant manger de la crème glacée et qui dit « moi aussi,

moi aussi ».

Nous avons continué à boire. Du scotch cette fois, et de la bière. Nous avons raconté au barman ce qui s'était passé au coin de la rue. En fait, c'est le barman qui nous a posé la question. François a dit qu'une cycliste était morte et tout le reste. Le barman a écouté puis a fini par dire : c'est toujours moins pire que ce qui se passe en Haïti. L'imbécile. Il a vraiment dit : c'est moins pire qu'en Haïti.

François et moi étions d'accord ; c'est ridicule de dire une connerie pareille. Et même si nous étions soûls, nous ne savions pas pourquoi c'était ridicule. Habituellement, l'alcool aide à s'expliquer n'importe quoi, mais pas ce soir-là. Je suis rentrée chez moi.

Le lendemain, dans *Le Journal de Montréal*, on parlait d'une cycliste gravement blessée. J'avais mal à la tête, je m'en foutais un peu.